Entretiens du patrimoine et de l'architecture, Paris, 9 et 10 novembre 2011

Raconter les métropoles

Communication de Jean-Baptiste Minnaert, professeur d'histoire de l'art contemporain, université de Tours

Telle que la définit Paul Ricœur[1], l'opération historiographique consiste, notamment, à rabattre les quatre dimensions d'un objet d'histoire sur les deux dimensions de la page d'un livre. Raconter, au sens livresque du terme, l'un des phénomènes les plus multidimensionnels qui soient, la métropole, est un exercice qui impose de ramener les temporalités et spatialités du fait urbain à la linéarité du texte lu.

Les livres sont multidimensionnels par leur structure et par leurs sens véhiculés et suscités. Mais il y a une unité du temps de l'écriture, et du temps de la lecture. Cette unité est aussi bien technique que métaphorique. Chaque livre, lu, n'est-il pas l'écho plus ou moins lointain du chant, univoque, diachronique, qu'est l'*Odyssée* ?

Dans son *Ulysse* (1922), justement, James Joyce conçoit une Odyssée de onze cents pages qui évoque non pas la Méditerranée où le roi d'Ithaque erra dix années, mais un Dublin parcouru en la seule journée du jeudi 16 juin 1904 par un Télémaque et un Ulysse modernes, Stephen Dedalus et Leopold Bloom. On pourrait longuement s'étendre sur les pérégrinations urbaines du Ferdinand Bardamu du *Voyage au bout de la nuit* de Céline, qui narre, en langage parlé, à la première personne donc, ses errances sur le front de la Grande Guerre, puis en Afrique, à New York et à Detroit, enfin du côté de la Garenne-Rancy[2]. Beaucoup a été dit et écrit sur la vertigineuse structure de *La vie mode d'emploi* de Georges Pérec (1978), où la narration spatialisée dans un immeuble de la rue Simon-Crubellier suit les principes de l'Oulipo et certaines règles de la kabbale[3].

Dans *Les villes invisibles,* Italo Calvino donne voix à Marco Polo contant au grand Khan ses voyages à travers les cités de son empire. « Les villes comme les rêves, dit Marco Polo, sont faites de désirs et de peurs, même si le fil de leur discours est secret, leurs règles absurdes, leurs perspectives trompeuses. […] Tu ne jouis pas d'une ville, dit encore Marco Polo, à cause de ses sept ou soixante-dix-sept merveilles, mais de la réponse qu'elle apporte à l'une de tes questions. Ou, répond le Grand Khan, de la question qu'elle te pose, t'obligeant à répondre, comme Thèbes par la bouche du Sphinx. »[4].

Jorge Luis Borges, dans l'une de ses *Fictions*, intitulée *Tlön, Uqbar, Orbis Tertius*, parle de trois pays incertains. La trace du premier pays, Uqbar, ne se retrouve que dans quatre pages ajoutées à la fin d'un seul exemplaire d'une improbable encyclopédie. Cet univers en engendre un deuxième, celui de Tlön. L'étrange civilisation de Tlön aurait été élaborée à partir du XVIIe siècle par une société secrète qui publie enfin, en 1914, une encyclopédie qui définit ce monde comme une réalité alternative. Pour les habitants de Tlön, écrit Borges, « le monde n'est pas une réunion d'objets dans l'espace ; c'est une série hétérogène d'actes indépendants ». Leur monde est « successif, temporel, non spatial ». Les habitants de Tlön « conçoivent l'univers comme une série de

---

[1] Paul Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Éditions du Seuil, 2000, p. 169-174.

[2] Nous aurions pu évoquer *Manhattan Transfer* de John Dos Passos (1925), le *Berlin Alexanderplatz* d'Alfred Döblin (1929), les romans de Henry Miller, plus tard *La forme d'une ville* de Julien Gracq (1985), et des dizaines d'autres œuvres majeures.

[3] Voir aussi Georges Pérec, *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien* (1975) ou *Espèces d'espaces* (1974)

[4] Italo Calvino, *Les villes invisibles*, Turin 1972, Paris, Éditions du Seuil, 1974, p. 56.

processus mentaux, qui ne se développent pas dans l'espace, mais successivement dans le temps […]. Soit dit en d'autres termes, ils ne conçoivent pas que le spatial dure dans le temps ». Citons toujours Borges : « la géométrie [de Tlön] ignore les parallèles et déclare que l'homme qui se déplace modifie les formes qui l'entourent. […] Dans Tlön les choses se dédoublent ; elles ont aussi une propension à s'effacer et à perdre leurs détails quand les gens les oublient. Classique est l'exemple d'un seuil qui subsista tant qu'un mendiant s'y rendit et que l'on perdit de vue après la mort de celui-ci. Parfois des oiseaux, un cheval, ont sauvé les ruines d'un amphithéâtre »[5]. C'est dans la langue Tlön qu'est écrite la seconde encyclopédie, définitive, de Tlön, et qui constitue la troisième phase de la conspiration, dénommée Orbis Tertius. Voilà qu'un nombre croissant d'objets en provenance de Tlön envahit notre monde. Nos mémoires sont progressivement effacées par l'admiration que nous vouons à cette civilisation, et bientôt nous ne conservons aucun souvenir de notre monde d'origine, ni même de sa substitution. Voilà en quoi consiste la conspiration d'Orbis Tertius. Borges l'érige en métaphore des totalitarismes de tout poil, qui s'emparent du monde en réinventant la mémoire des hommes, cela avec leur consentement.

*

Nous savons combien il est difficile de se remémorer l'aspect d'un bâtiment récemment démoli, dès lors que les pelleteuses s'affairent sur ses décombres, comme si le champ de notre conscience était déjà aveuglé par l'attente de l'édifice à venir. Comme si l'édifice détruit n'avait été qu'un rêve que l'aurore efface. Les livres procèdent de même, et l'histoire s'écrit, elle aussi, suivant la figure de l'oubli. Personnellement, nous concevons une certaine circonspection vis-à-vis de l'histoire de l'innovation, figure sur laquelle se construit majoritairement l'histoire de l'architecture et de l'urbanisme : cette histoire de l'innovation ressemble trop, à nos yeux, à cette philosophie de l'étonnement et de l'oubli qui gouverne la civilisation de Tlön.

Quoi qu'on en pense, une civilisation évolue autant par ce qu'elle invente que par ce qu'elle oublie. Les choses oubliées ne disparaissent pas nécessairement ; elles deviennent seulement invisibles, parce qu'impensées, c'est-à-dire déshistoricisées[6]. Dans les métropoles saturées de spatialités, de temporalités, de signes et de sens, nos mémoires se transforment silencieusement sur elles-mêmes, engourdis que nous sommes par les sortilèges de la nouveauté. Comme l'avait exposé Pierre Nora dans les *Lieux de mémoire*, ce n'est qu'au moment, souvent fortuit, d'un déchirement du voile d'oubli que se réveille et cristallise la mémoire, et que peut se construire la figure du patrimoine.

Comme dans la conspiration d'Orbis Tertius, les villes changent insensiblement de langage et de mémoire. Sans que nous le sentions, nous devenons autres. Nous en prenons rarement conscience, ou seulement de manière erratique, par de brusques déchirements menant parfois à la violence, ou, ce qui est un peu mieux, au combat politique. Le reste du temps, nous dormons et nous rêvons. Et le cauchemar quotidien, tout à fait éveillé, des habitants du Caire, de Lagos, de Mexico, de Bogota, de Johannesburg, de la Courneuve ou du campement de Roms sous un échangeur du périphérique à cinq cents mètres d'ici, n'annule pas le rêve. Bien au contraire, le cauchemar nourrit le rêve. Comme François Schuiten et Benoît Peeters l'ont illustré dès leur premier album des Cités obscures, *Les murailles de Samaris* (1984), les principaux matériaux de nos villes sont le rêve et l'oubli.

*

[5] Jorge Luis Borges, *Fictions*, Buenos Aires, 1956, Paris, Gallimard, 1965, nouvelle édition augmentée, 1983, Folio, p. 18, 19, 23, 26.

[6] Dans *La domination masculine* Pierre Bourdieu a montré comment la supposée « infériorité naturelle » des femmes sur les hommes, n'était que l'escamotage, souvent sous couvert d'atemporalité divine, des circonstances historiques de leur asservissement. Pierre Bourdieu, *La domination masculine*, Paris, Éditions du Seuil, 1998.

L'opération historiographique vise à démythifier ces enchantements, à les replacer dans une trame assez rigide pour n'être pas trop facilement escamotable, ne serait-ce que parce que la rudesse méthodologique des textes historiens, leur terminologie aride, n'ont pas la somptueuse fluidité de l'oubli. Mais cela reste à démontrer.

Comme à Tlön, ce sont nos idées, nos amnésies et nos rêves collectifs qui configurent les villes et leur inventent un sens. Nous ne parlons pas ici seulement des idées, des rêves et des amnésies de ceux qui nous décident. Mais aussi de ceux des obscurs, des disparus, des sans-voix, des escamotés du présent et de l'histoire : tous ceux qui fabriquent et ont fabriqué la ville à leur micro-échelle. Comme l'écrivait Patrick Geddes, nous ne sommes que les polypes d'un récif corallien.

La linéarité livresque de la narration des villes est-elle une limite à la compréhension de celles-ci ? Certes non. Car elle redouble une autre linéarité, celle du parcours. Les arpenteurs des villes en sont souvent les meilleurs écrivains. Louis-Sébastien Mercier[7], Émile de la Bédollière[8], Léon-Paul Fargue[9], Marcel Poëte[10], Walter Benjamin[11], plus près de nous Robert Venturi[12], Éric Hazan avec son *Invention de Paris*[13], David Mangin aussi, d'une certaine manière, avec *La ville franchisée*[14], tous ces arpenteurs de villes décrivent celles-ci à hauteur d'œil, à la cadence de la main affairée au croquis ou au cadrage photographique, à la vitesse du pas, du train ou de l'automobile, à la vitesse de leur remémoration et de leurs associations de pensée.

L'arpenteur-écrivain et l'arpenteur-lecteur vérifient, physiquement, le fait que les métropoles sont la fusion des pas et des pages, qu'elles ne sont pas seulement la somme de nos rêves et de nos oublis, qu'elles ne se réduisent pas à nos représentations mentales, qu'elles ne sont pas l'amnésique anamorphose des sociétés présentes. Les villes nous imposent leurs inerties, de pierre et de papier, leurs rémanences auxquelles nous associons de la mémoire. Les édifices et les espaces urbains survivent souvent à la péremption de leurs fonctions initiales. En ce sens, les villes nous conforment plus que nous les conformons. Les espaces et les objets qui configurent les villes et que nous recevons en héritage nous imposent des sens que nous ne souhaitons pas tous lire, et à certains desquels nous nous rendons par conséquent aveugles et sourds. Les espaces urbains et les objets bâtis peuvent à l'inverse nous imposer des sens que nous revendiquerons et auxquels nous vouerons peut-être une forme de culte, ce culte moderne des monuments dont parlait Aloïs Riegl[15] il y a plus d'un siècle.

Des centres médiévaux jusqu'aux espaces haussmanniens, tous aujourd'hui ont droit de cité patrimonial, sont vecteurs de tourisme et de plus-values immobilières, et abondent comme prévu le Produit intérieur brut. L'urbanisme de la reconstruction devient à son tour regalia, comme le Havre inscrit en 2005 au patrimoine mondial. Un peu moins vendeur, l'urbanisme des grands ensembles, lui, sert encore de bouc émissaire aux rhumatismes de la République intégratrice. Cependant, l'histoire des grands ensembles s'écrit intensivement depuis plus de vingt ans. La patrimonialisation y passe parfois, mais ce n'est peut-être pas le plus important. L'essentiel est que l'urbanisme tours et barres se voie reconnaître son plein statut urbain.

---

[7] Louis-Sébastien Mercier, *Tableau de Paris*, Neuchâtel, Amsterdam, 1781-1790, 12 vol.
[8] Émile de la Bédollière, *Le Nouveau Paris*, Paris, (illustrations de Gustave Doré) Paris, Gustave Barba, 1861.
[9] Léon-Paul Fargue, *Le piéton de Paris,* Paris, Gallimard, 1932, 1939.
[10] Marcel Poëte, *Introduction à l'urbanisme*, Paris, Boivin, 1929.
[11] Water Benjamin, *Paris capitale du XIXe siècle. Le livre des passages*, Francfort, 1982, Paris, Éditions du Cerf, 1989.
[12] Robert Venturi, Denise Scott Brown, Steven Izenour, *Learnings from Las Vegas,* 1972, traduction française : *L'enseignement de Las Vegas, ou le symbolisme oublié de la forme architecturale*, Bruxelles, Pierre Mardaga, 1978, 1987.
[13] Éric Hazan, *L'invention de Paris. Il n'y a pas de pas perdus*, Paris, Éditions du Seuil, 2002.
[14] David Mangin, *La ville franchisée*, *formes et structures de la ville contemporaine*, Paris, Éditions de la Villette, 2004.
[15] Aloïs Riegl, *Der moderne Denkmalkultus*, Vienne, 1903, trad. fra., *Le culte moderne des monuments*, Paris, Éditions du Seuil, 1984.

Prenons exemple du grand ensemble Massy-Antony où le taux de chômage n'est pas faible et où la laïcité est un combat. L'opéra[16] qui été implanté en son cœur au début des années 1990 produit un puissant effet de centralité, et recompose le paysage de tours et barres préexistant. Indépendamment de sa banalité architecturale, cet opéra, par ses usages, et les représentations mentales qu'il génère, fait progressivement advenir le grand ensemble de Massy-Antony au statut de centre de ville.

Depuis une trentaine d'années, les experts et les planificateurs de la forme urbaine, les prescripteurs du goût aussi, retournent leurs foudres contre le périurbain, cette amorale patrie du *Nimby* (Not in my backyard), vase d'expansion d'une middle-class reléguée à son tour, otage consentante des hypermarchés et des zones d'activités. Cette middle-class dévore, mi-complice mi-victime, les terres agricoles et les paysages ruraux que les grands ensembles, les villes nouvelles, les autoroutes et les lignes à haute tension n'avaient pas recomposés.

Le célèbre article de *Télérama* consacré à « la France moche »[17], celle de la périurbanisation, a cependant donné matière à réfutations ironiques. Ainsi l'anthropologue Éric Chauvier et son opuscule intitulé, précisément, *Contre Télérama*[18]. Ainsi la photographe Édith Roux qui, telle une moderne Caspar-David Friedrich, médite l'emmurement d'une gated community sise à Phoenix, Arizona.

Dès les années 1960, Kevin Lynch[19] a paramétré sa grille d'interprétation de la ville américaine à sa lisibilité à travers un pare-brise. Robert Venturi basa ses analyses de Las Vegas sur les mêmes échelles. Arpenter, en voiture donc, la zone d'activités des Ullis-Courtabœuf au sud de Paris, soulève le souffle discret d'une poésie du banal, de l'étirement de l'espace et des sentiments. Nous aimons l'esseulement des charrettes de pacotille sur les grands ronds-points. Nous aimons la mélancolie d'un solitaire déjeuner, par un pluvieux samedi d'octobre, à la cafétéria de l'hypermarché Cora de Massy, face à l'Euromaster où l'on change les pneus et les plaquettes de freins. Un peu plus loin, le site du centre commercial Villebon 2 est une apocalypse bucolique. Nichent à flanc de coteau des Darty, Fnac, Mac Donald's, Car Wash et autres Halle aux chaussures, le long de la sortie de tunnel du TGV Atlantique, sous huit faisceaux parallèles de lignes 225.000 volts. Survolé toutes les deux minutes par les avions qui décollent d'Orly, moteurs à plein régime (poignant spectacle qui rappelle Hong Kong aux temps de l'ancien aéroport du centre-ville), le centre commercial de Villebon 2 nous apparaît comme la tardive et pâle déclinaison des rêves futuristes d'Antonio Sant'Elia ou de Mario Chiattone.

Si cette poésie nous lasse, il nous est loisible d'extraire notre vélo du gros coffre de notre vieille voiture suédoise (12 litres au 100 km), et de nous lancer en une balade le long des berges ravissantes de l'Yvette. La petite rivière serpente, paisiblement, par-dessous les couches d'infrastructures, entre les plaques de périurbanisation. S'y prélassent canards, hérons et primo-accédants quadragénaires avec enfants et jardinet, en cette jeune contrée du GPS et de la noire conscience carbone, du mauvais goût touchant et de l'effritement hypothétique du contrat social.

Les historiens de l'architecture, et tout particulièrement les chercheurs des services régionaux de l'Inventaire général du patrimoine culturel, s'intéressent à ces contrées, certes avec le souci patrimonial, conscient ou non, de ce qui y a disparu ou y est menacé. Il s'y intéressent surtout pour l'infinie variété des échelles, des paysages et des objets qui s'y juxtaposent, pour les multiples intentions, usages et pratiques qui, ici plus qu'ailleurs y sont lisibles et, disons-le, expressifs. L'exercice de l'histoire révèle et épaissit le sens de ces paysages qu'on dirait sur-lisibles parce que,

---

[16] A02A architectes, 1993.
[17] Xavier de Jarcy et Vincent Rémy, « Comment la France est devenue moche », *Télérama*, n° 3135, 16 février 2010.
[18] Éric Chauvier, *Contre Télérama*, Paris, Allia, 2011.
[19] Kevin Lynch, *L'image de la ville*, Lynch Kevin, *The Image of the city*, Cambridge (Mass.), MIT Press, 1960, tr. fr. J. L. Venard, Paris, Dunod, 1976, 1999.

contrairement à la ville dense, les couches historiques ne sédimentent pas sur les couches historiques : en situation périurbaine au contraire elles tendent à se juxtaposer, rendant paradoxalement l'oubli plus difficile.

Fils naturel du XXe siècle, le périurbain n'aurait plus sa place au XXIe, en raison des problèmes incontestables, graves et de long terme, que soulève l'étalement des métropoles. Le périurbain est une forme de ville ancrée à son territoire, mais en quelque sorte déterritorialisée, car on n'en arrête pas le déplacement, ni culturellement, ni juridiquement, ni techniquement. C'est une forme de ville plus labile que toute autre. Mais, paradoxalement, cette tache d'huile semble aussi linéaire que les images et significations que cadence le déroulement, historien et citoyen, de notre narration des villes.